

## FIFA: SABLE, SOLDAT, SACRÉ

La 22<sup>e</sup> édition du FIFA fait l'effet d'embrasser goulûment la bouche de la Gorgone. Envoûtement garanti. Rencontres avec Philippe Baylaucq et Bertrand Carrière.

LYNE CREVIER

Cette année, le Festival international du film sur l'art (FIFA), toujours dirigé par son fondateur, René Rozon, présente 240 films en provenance de 30 pays. Celui sur Visconti, *The Life and Times of Count Luchino Visconti* d'Adam Low, est projeté à la soirée d'ouverture et celui sur Cocteau, *Cocteau et compagnie*, de Jean-Paul Fargier, clôturera les 10 jours de programmation se déployant dans huit salles du centre-ville.

Le Festival rend hommage, entre autres, à Robert Wilson, «prince incontesté de la rêverie», triomphant ces jours-ci à Paris avec une pièce minimaliste sur *Les fables de La Fontaine*, qui arrive ici avec quelques-uns de ses films dont le glacial et terrifiant *Deafman Glance*. Le jury, présidé par l'illustre commissaire de la photo en France Jean-Luc Monterosso, devra arrêter son choix sur une sélection de 50 œuvres en lice, dont cinq films québécois. Entre autres, le long métrage de Philippe Baylaucq, *Sables émovants*, et le court de Bertrand Carrière, *913*. Les deux opus, programmés ensemble, traitent également de mort et de rivages maudits.

Dans *913*, la plage du raid de Dieppe devient en effet le théâtre du carnage de centaines de soldats canadiens, tombés sous le feu des Allemands, en août 1942. Dans *Sables*

*émouvants*, la plage, miraculeuse, de l'île de Sable a servi très longtemps de refuge aux marins échoués. Dans le film de Baylaucq (patronyme occitan désignant «beau lieu»), l'île de Sable, ou le cimetière de l'Atlantique, nous apparaît effectivement comme une sorte de paradis maléfique. Oû, néanmoins, gambadent en liberté des chevaux sauvages débarqués là vers 1738, sur un territoire sablonneux, de la forme d'un croissant, faisant 41 km de longueur sur 1,3 km dans sa partie la plus large, et situé à 150 kilomètres des côtes de la Nouvelle-Écosse. Conquis comme bien d'autres par la sauvagerie des lieux, ses innombrables histoires de pirates ou celles de naufrages, le cinéaste éprouve un «coup de foudre», dès son premier séjour en 2000, pour cette terre de dunes qui serait d'ailleurs la première bourgade française d'Amérique. Il en livre ici une sorte de symphonie héroïque. «C'est le film le plus complexe que j'ai jamais fait, reconnaît-il. Comme c'est un documentaire sans entrevues, c'est une recette pour se casser les dents.» Ainsi, en fouillant «sous le sable», au-delà de la beauté du paysage, il a trouvé son fil conducteur en la personne de Trixie Boutellier (1879-1978), fille du surintendant de l'équipe de sauveteurs de l'île.



913, de Bertrand Carrière, présenté au FIFA.

Baylaucq brosse ainsi un tableau à même «la toile vierge» de ce fragile croissant par l'entremise du regard de Trixie qui y a séjourné 25 ans. En 1967, âgée de 88 ans, elle y est retournée afin de voir, une dernière fois, la maison de sa jeunesse. Et avec elle (à travers la voix si juste

d'Andrée Lachapelle) et à l'aide des images que Trixie a prises avec l'appareil photo qu'un jour Alexander Graham Bell, en visite sur l'île, lui aurait alors offert, on effectue un formidable voyage dans le temps. Résultat: voix et sons ambiants sont si finement retravaillés qu'ils bercent le film de bout en bout. Avec des images s'enrichissant de séquences d'animation, d'archives visuelles et de reconstitutions historiques créant une sorte d'inoubliable bateau ivre, qui sait paradoxalement tenir le cap. «Je suis pour la parole, quand l'imagerie ne peut pas [y] suppléer. [...] Le cinéma est pour moi la convergence du mot, de l'image et du son. [En revanche], cela demeure une approche très organique», dit-il.

À proximité des côtes de l'île, une dizaine de variétés de requins seraient toujours fin prêts à dévorer quelques phoques gris, seule colonie d'espèces reproductrices à subsister encore de nos jours. À cette vision dantesque s'en superpose une autre. Celle de la silhouette d'une plateforme de forage qui se dresse au large (sous l'eau gisent des milliards de mètres cubes de gaz naturel...), venant du coup briser l'utopie d'un Robinsôn comme lui, «craignant

désormais le pire pour son croissant de mer.

Quant à Bertrand Carrière, *913* est son tout premier film. Déjà connu notamment comme photographe, il livre des images, souvent sérielles, évoquant la perte ou l'éventuelle disparition des siens. «J'éprouve un certain intérêt pour la mort, en ce sens qu'elle est un élément intrinsèque de la photographie.» Or, la guerre aussi l'interpelle, la Grande comme la Seconde. Et l'opération Jubilee», avec ses milliers de jeunes hommes aussitôt fauchés, à peine débarqués sur le rivage dieppois, étonné par de hautes falaises, il en a fixé la tragédie sous forme de centaines de portraits de militaires, qu'il est allé ensuite disposer en triangle dans les galets de la plage normande, histoire «de mettre des visages sur des morts». Puis, le cinéaste lancera chacun des portraits à la mer, en hommage à René Derouin, dit-il, lorsqu'en 1994, celui-ci balança dans le fleuve 19 000 figurines en céramique en déclarant son geste «de l'ordre du sacré, dans une société qui a évacué tout sacré». ■

ici

VOL. 7 N° 24 > 11 MARS 2004